

La vie sexuelle des grecs anciens

Georges ANDROUTSOS, Aristide DIAMANTIS

Histoire de la Médecine, Faculté de Médecine, Université d'Athènes, Grèce

RESUME

Dans cet article les auteurs exposent leurs points de vue sur la sexualité des grecs anciens et procèdent à une réhabilitation de la réputation de leurs mœurs sexuels.

Mots clés : sexualité grecque, pédérastie, homosexualité

I. INTRODUCTION

La sexualité des grecs anciens a fait couler beaucoup d'encre. En effet, il y a beaucoup de mythes concernant les pratiques sexuelles des grecs anciens qui résultent soit d'une fausse interprétation des sources soit de la morale actuelle.

Le lecteur ordinaire, hésite-il souvent parmi deux ou plusieurs théories, présentées de sorte que chacune d'elles puisse convaincre de sa justesse. La dispute sur la fameuse homosexualité de la société grecque ancienne est un exemple indicatif.

Nous allons donc essayer de présenter notre opinion sur le sujet controversé et mal interprété des pratiques sexuelles des grecs anciens, tout en respectant les sources.

II. LA SEXUALITÉ DES GRECS ANCIENS

Les sources d'informations sont, d'un côté, les représentations picturales et, de l'autre côté, la littérature grecque ancienne. Il y a une abondance de vases et de bas-reliefs représentant les pratiques et les préférences sexuelles des Grecs, datant du VIe au IVe siècle av. J.-C.

Il y a des vases qui, à travers des représentations du phallus, visent à conjurer le mal. Car ils croyaient que certains symboles, comme le phallus, avaient des puissances préventives ; c'est la raison pour laquelle Athènes était pleine d'Hermès (**Figure 1**), des stèles qui avaient la tête d'Hermès et plus bas un phallus.

Cet usage très fréquent du phallus peut être dû à la prédominance absolue de l'autorité masculine (patriarcat), tandis qu'à l'époque du matriarcat, au contraire, les symboles de fécondité étaient des représentations de femmes aux grosses fesses (stéatopygie) et ayant bien désignées les attributs de leur sexe.



Figure 1 : Stèle d'Hermès de l'île de Siphnos (520 av. J.C.).

Correspondance :

Pr Georges ANDROUTSOS - 1 rue Ipeirou,
10433, Athènes, Grèce - Email lyon 48@otenet.gr

A une autre catégorie appartiennent des vases avec des représentations érotiques qui visaient à l'excitation sexuelle; il ne faut pas pourtant les confondre avec la pornographie, puisqu'ils étaient utilisés seulement aux banquets et ils étaient, dans leur grande majorité, des kylikes (kylix = une sorte de gobelet à vin plat, avec une bouche large et deux anses).

Notons qu'il y a une différenciation entre les représentations érotiques du VI^e siècle et celles du Ve et du IV^e siècles av.-J.-C. Jusqu'environ la fin du VI^e s., les scènes représentées sur les vases comprennent exclusivement le coït par la vulve et par l'anus, tandis que des scènes de sexe oral, de même que des scènes d'orgies sont absentes. Nous concluons donc que ces positions n'étaient pas socialement acceptées, sans que cela signifie qu'elles n'étaient pas pratiquées. D'ailleurs, l'art reflète la réalité seulement jusqu'à un certain degré.

Généralement les Grecs croyaient à la mesure et tout comportement excessif, comme l'activité sexuelle effrénée, n'était pas acceptable.

La masturbation était considérée comme convenant mieux aux Satyres qu'aux hommes; et même entre les derniers, elle était acceptable seulement aux esclaves et aux barbares. Sur une grande amphore est représenté un homme couronné qui, avec sa sandale soulevée, est sur le point de frapper un adolescent en érection qui est prêt à se masturber.

Les femmes se masturbaient, elles aussi, à l'aide d'un pénis artificiel (**Figure 2**), l'olisbos ou baubon (ancien prédécesseur du vibromasseur).

Plus tard, vers la fin du VI^e s. où les banquets furent établis, toutes les positions possibles du coït furent représentées : par la vulve, par l'anus (**Figure 3**), contact aux cuisses (**Figure 4**), fellation, cunnilinctus, masturbation, emploi de gadgets sexuels, ménage-à-trois, orgies (**Figure 5**), sadisme, sadomasochisme, bestialité, etc. Cela signifie que de telles conduites n'étaient acceptables que dans l'enivrement orgiaque des banquets [3].

Dans les relations hétérosexuelles, le coït par l'anus (la sodomie) (**Figure 6**) semble être aussi populaire que le coït par la vulve et il n'y a aucun texte ou représentation qui le condamne. Il était donc quelque chose d'acceptable. Bien que les deux positions soient représentées sur les vases, on ne saurait pas décider laquelle était la plus populaire car, dans la plupart des représentations, l'homme se trouve derrière la femme et le point de pénétration n'est pas clairement visible. De plus, on ne pourrait pas savoir si les femmes, elles-mêmes, considéraient le coït par l'anus comme acceptable et agréable. Cependant, il est probable qu'elles le préféreraient pour des raisons de contraception.

Il n'y avait aucune loi contre la bestialité, probablement parce qu'elle n'était pas pratiquée par les Grecs. Les

seules scènes relatives se réfèrent aux sujets mythologiques ou concernent les Satyres et Ménades qui copulaient avec des animaux. A signaler qu'il y avait une loi contre le viol pour protéger les femmes et les enfants. La peine était pécuniaire.

Quant à l'homosexualité masculine, c'est-à-dire les relations érotiques entre hommes adultes, elle était inacceptable et condamnable par la société, comme il en résulte des textes, des comédies et des représentations artistiques. L'homosexuel passif servait de cible aux railleries de la société car, tout en étant un homme, il s'était rabaissé à l'objet pénétré, ce qui était inacceptable et humiliant, puisque l'homme était sailli et jouait le rôle de la femme. C'est pour cela qu'il n'existe pas de scènes représentant le coït par l'anus entre hommes.

Dans Homère [11], où il est si souvent question du sexe, on ne trouve pas une allusion formelle à des rapports érotiques entre hommes. La liaison qui unissait Achille et Patrocle était présentée par Homère comme une amitié masculine idéale, dans la plus pure innocence. La tentative consistant à placer cette relation sous un autre angle, ne parvint pas à persuader la majorité, car le personnage d'Achille incarne l'idéal masculin de l'époque qui met toute l'armée grecque en péril quand on lui enlève sa captive préférée, Briséis. Les chefs de l'armée achéenne, les princes de Lacédémone, ont leurs femmes, ils combattent pour elles, ce ne sont pas des homosexuels. Dans la *Théogonie* d'Hésiode [10], composée en tout cas 100 ans après l'Illiade, il n'y a guère d'indices d'homosexualité. C'est seulement au VI^e siècle que se multiplient les signes d'un changement. Les fils de Pisistrate sont impliqués dans une affaire d'homosexualité, Harmodios et Aristogiton, les meurtriers du tyran et de ses amis, étaient notoirement un couple d'amants. Cent ans plus tard nous trouvons deux hommes d'état, le vertueux Aristide et le valeureux Thémistocle, en rivalité pour le jeune et beau Stésileos.

En ce qui concerne le cas de Zeus et de Ganymède, il évoque simplement le fait que la beauté divine du jeune homme était telle, qu'elle lui valut de vivre comme échanson auprès de Zeus. Pour ce qui est de la liaison qui unissait Héraclès à Hylas, Théocrite écrit : « Héraclès...s'est épris d'un jeune garçon, le charmant Hylas. Il lui a inculqué, tel un père à son fils chéri, tout ce que lui-même avait appris, afin qu'il devienne brave... Il ne le laissa jamais s'éloigner de lui... il voulait... le façonner selon ses désirs... et qu'il devienne un homme idéal ». Aussi, Héra envoie à Thèbes le monstrueux Sphinx afin qu'il punisse Laïos de ses amours coupables avec le beau Chrysippe, fils de Pélops [9].

Aristote [2] tenta de donner de l'homosexualité passive fixée, une explication physiologique : « On s'interroge sur les raisons de la jouissance sexuelle éprouvée par certains hommes dans des rapports passifs. Il apparaît rapidement que ces individus souffrent d'un défaut



Figure 2 : Courtisane avec deux pénis artificiels (500 av. J.C.).



Figure 3 : Couple pratiquant la sodomie.



Figure 4 : Acte sexuel entre les cuisses (540 av. J.C.).

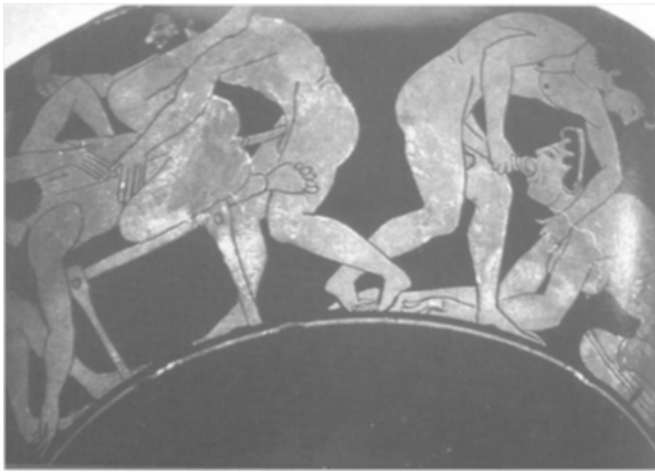


Figure 5 : Scène d'orgie (fin du VIe s.).



Figure 6 : Prostituée et son client pratiquant la sodomie (480 av. J.C.).

congénital des organes sexuels : le sperme, ne pouvant s'échapper par les organes atrophiés, se concentre dans la région de l'anus, comme chez les femmes ; et cette concentration entraîne le désir de jouissance dans des rapports passifs. Si la passivité anale a donc une origine physiologique chez des êtres souffrant d'un défaut contre nature ; et peut aussi être le résultat des habitudes contractées au moment de la puberté. Selon un processus fréquemment mis en avant à l'époque classique, l'habitude devient alors nature et le souvenir du plaisir pris à l'adolescence incite l'adulte à désirer le rapport anal ».

Il est bien connu qu'à partir de l'âge postmatriarcal, l'homosexualité masculine commença à fleurir dans toutes les sociétés où les femmes étaient confinées socialement et sexuellement. Ce phénomène se produisit presque chez tous les peuples anciens surtout quand les femmes étaient soit absentes soit moins nombreuses que les hommes [6].

Dans ce contexte donc, les Grecs, toujours admirateurs de la beauté, ne pouvaient que s'attacher et apprécier la beauté et l'harmonie du corps masculin, de même que l'esprit cultivé d'un homme.

III. LA PÉDÉRASTIE

1. L' aspect pédagogique de la pédérastie

Les travaux ethnologiques ont révélé la fréquence d'une institution initiatique qui s'oppose aux conceptions dominantes dans la civilisation occidentale à l'heure actuelle : l'existence d'un rapport homosexuel particulier (pédérastie), socialement obligatoire, entre le maître (l'initiateur), et les candidats à l'initiation.

Il faut éclaircir, dès le début, que ce phénomène n'avait pas forcément un caractère homosexuel. Si aujourd'hui, en certaines langues, le mot pédérastie a un aspect purement sexuel, cela est dû à une fausse interprétation du phénomène de la pédérastie.

Dans les sociétés les plus militairement orientées comme à Sparte, à Thèbes, en Crète, les garçons quittaient leurs familles et vivaient dans des communautés militaires avec des hommes plus âgés, s'initiant ainsi à la vie militaire. C'était là, de même que dans les *palestres* et les *gymnases*, où ils s'entraînaient nus, que la pédérastie commença à se développer.

La pédérastie qui dans toutes les langues revêt le sens d'une perversion amoureuse, constituait dans l'Antiquité une valeur pédagogique, basée sur l'amour pur et désintéressé et non sur des relations homosexuelles. Celui qui ne peut appréhender le sentiment ressenti par un grec ancien envers un garçon avantagé par la nature, et envisager cette liaison comme quelque chose de supérieur et de sacré, se prive de la dimension spirituelle de tout un monde et reste en dehors de tous les dons pro-

digieux que celui-ci peut offrir, sur les plans de la sensibilité, de la philosophie et de l'art.

Le corps s'exerçait dans les gymnases et les palestres, et l'esprit dans les écoles. Ces dernières commencèrent à apparaître dès la moitié du IV^e s. Elles n'offraient que des enseignements fondamentaux comme l'écriture, la lecture, l'arithmétique, la musique, tandis que la philosophie était enseignée seulement dans des écoles spécialisées. Qui donc apprendrait aux jeunes athéniens les secrets de la vie sociale, les fonctions du régime, les bonnes manières, les valeurs morales, la vertu, mais aussi les pièges et les dangers de la vie ? Il avait donc besoin de quelqu'un autre que l'enseignant ou l'entraîneur.

Le père ne pouvait certainement pas s'en charger car il était presque toujours absent, s'occupant de son travail ou des affaires publiques. La mère, quant à elle, n'était pas instruite et par conséquent ne pouvait pas lui être utile.

La conception que la force, le courage, les connaissances et la vertu peuvent passer du plus vieux et plus expérimenté au plus jeune et inexpérimenté, mais aussi que la vigueur du jeune homme peut se transmettre à l'adulte à travers une relation étroite, est très ancienne.

L'admiration des Grecs pour la beauté était telle qu'ils l'avaient divinisée. Ils pensaient qu'un corps harmonieux doit être habité par un esprit sain, qu'il convient de cultiver. L'œuvre d'Homère, est du début jusqu'à la fin, un réel hymne à la beauté. Et puisque la beauté est généralement l'apanage de la jeunesse, venons en à la pédérastie, qui du VI^e au IV^e siècle constituait la principale méthode éducative de la jeunesse masculine. Cela constituait donc un honneur et une chance pour un garçon que d'être pris sous la protection d'un citoyen qui jouissait de l'estime générale. Il était en revanche honteux pour un jeune garçon de ne pas bénéficier de l'honneur d'une telle amitié. Cette relation recueillait généralement l'approbation du père du garçon, qui était fier si un homme digne de respect s'intéressait à son fils. Cet homme avait la fonction de tuteur, de conseiller et il l'éveillait à toutes les vertus masculines.

Il était fréquent que l'amoureux emmenât son protégé (amant) chez lui pour s'occuper de son éducation et de son entretien. Les parents de l'éphèbe en profitaient, sans qu'on pût les accuser de proxénétisme.

La pédérastie trouve ses racines dans les mœurs doriques. Lorsque les Doriens envahirent l'espace helladique, avec la cruauté et l'audace qui caractérisent un peuple guerrier, et en dédaignant les femmes, ils ouvrirent la voie à la pédérastie, puisqu'en vivant dans les camps, ils devenaient par la force des choses, les instructeurs des combattants de l'avenir.

C'est dans les palestres et dans les gymnases que les

beaux garçons se faisaient remarquer. L'admiration provoquée par la beauté constituait le facteur principal qui permettait à un homme de choisir un jeune garçon, dont il souhaitait cultiver l'esprit afin d'en faire un homme de qualité. Socrate, habité par une candeur intérieure, s'offrait en tant qu'amant à ses élèves, car il estimait que seul celui qui ressent de l'amour pour quelqu'un d'autre, peut enseigner à ce dernier. En outre, pour progresser, la culture de l'esprit devait s'accompagner de la beauté. La conviction grecque selon laquelle la beauté extérieure doit renfermer un monde intérieur harmonieux, constituait le critère prisé par tout maître sensé. La pédérastie dénote donc un amour spirituel, l'union d'esprits et non de corps. Dans son sens premier, il s'agissait d'un amour non accompagné par Aphrodite qui caractérisait l'amour charnel.

Il est indéniable que la pédérastie dans le sens où on l'entend aujourd'hui constituait à cette époque là un crime grave qui était réprimé par la loi. Xénophon (*République des Lacédémoniens*) indique que Lycurgue louait une forme d'éducation basée sur l'admiration d'un homme honnête envers l'esprit d'un enfant, et son effort visant à en faire un bon guerrier, afin de vivre heureux en sa compagnie. Il considérait en revanche comme une honte, tout type de passion orientée vers le corps de l'enfant. C'est pour cette raison que les amoureux spartiates évitaient ce genre de jouissances en appliquant la modération dans leurs plaisirs. A Athènes, la pédérastie n'est observée que dans les classes aisées de la société. L'amoureux, qui est un homme adulte, donnait des conseils et transmettait toutes les connaissances qu'il avait lui-même acquises à son amant adolescent, qui en retour lui offrait la possibilité de jouir de sa beauté et de son charme. Il faut préciser que l'amoureux tirait un certain plaisir à la simple vue du corps nu de son amant, dans l'enceinte du gymnase. L'amoureux lui offrait de nombreux cadeaux en contrepartie de son amitié.

Dans cette relation, l'adulte était appelé *éraste* (celui qui aime) et le mineur *éromène* (celui qui est aimé). La pédérastie suivait des règles de conduite bien précises. D'une part, l'éromène devait avoir entre 12 et 18 ans. Aucune relation avec un enfant plus jeune ou plus âgé n'était permise. Car, c'était seulement après l'âge de douze ans, quand l'enfant entrait à l'adolescence et commençait à former une personnalité, qu'il avait besoin d'un instructeur. D'autre part, la continuation de la relation après l'âge de 18 ans, quand l'adolescent devenait un homme, était considérée comme inacceptable et rencontrait la désapprobation générale.

L'érase devait avoir plus de 20 ans ; il avait, par conséquent, passé par le stade de l'éromène et avait une expérience sociale et une éducation qu'il pourrait transmettre à son éromène.

La rencontre et la connaissance avaient lieu dans les gymnases et les palestres où les jeunes garçons s'en-

traînaient sous la surveillance du *pédotribe* (professeur de gymnastique). C'était là que les hommes adultes pouvaient regarder les jeunes garçons s'entraîner nus et admirer leurs corps harmonieux. La relation des pratiques du gymnase avec l'amour des garçons, c'est encore une loi de Solon qui la confirme (début du VI^e siècle). Cette disposition interdisait aux esclaves de pratiquer les exercices du gymnase et d'y établir des rapports d'amour (*paiderastein*) avec des adolescents de condition libre.

Dans le gymnase donc, l'aspirant éraste s'approchait du garçon qui était l'objet de son admiration et essayait de gagner sa faveur avec des cadeaux divers, comme on peut le voir sur des vases de la période. Ces cadeaux avaient un caractère symbolique ou instructif.

De caractère symbolique étaient la couronne, symbole de valeur, de morale et de vertu, et le coq, symbole de virilité, combativité, d'agressivité et de force. Un autre animal d'une pareille signification était le lièvre (**Figure 7**).



Figure 7 : Homme (éraste) offrant un lièvre à un jeune garçon (éromène).

A la fin, un cadeau qui, en même temps, était une preuve d'admiration, était un vase sur lequel était écrit le nom du garçon suivi par l'adjectif *kalos* (beau). Un grand nombre de pareils vases a été conservé. L'éraсте ordonnait un tel vase avec le nom du garçon aimé inscrit dessus. Cependant, il y avait aussi une industrie spéciale qui produisait des vases portant l'inscription *o païs Kalos* (le beau garçon) qui convenaient dans tous les cas.

L'éromène éprouvait pour son éraсте une affection amicale et de l'estimation. Ainsi, la relation était unilatérale, puisque le garçon ne participait pas sexuellement.

C'est dans ce contexte qu'il faut lire le grand nombre de légendes de disparitions prématurées d'adolescents, éromènes tués accidentellement ou enlevés par leur éraсте au cours d'un exercice du gymnase. Ces actes fixent l'attention de l'auditeur sur la combinaison de la relation d'homophilie avec l'éducation reçue par l'intermédiaire des pratiques du gymnase. A rappeler ici Iolaos le jeune Thébain aimé et assistant d'Héraclès. Vénéré à Thèbes par un festival athlétique qui portait son nom, il y disposait d'un tombeau qui était proche du stade et du gymnase qui portait également le nom d'Iolaos. C'est là qu'érastes et éromènes prêtaient serment de fidélité (*pisteis*).

La pédérastie se limitait aux membres des classes supérieures. D'ailleurs, il ne pouvait pas en être autrement, car son rôle était éducatif et, par conséquent, les classes inférieures et les esclaves en étaient exclus. En outre, la pédérastie demandait du temps et de l'argent. L'aspirant éraсте devait passer beaucoup de temps dans les palestres et les gymnases que fréquentaient les jeunes, ce qui signifie qu'il devait avoir une certaine aisance et beaucoup de temps libre. Il devait encore dépenser assez d'argent pour des cadeaux afin de gagner la faveur d'un garçon et pour la maintenir, puisqu'il était en rivalité avec les autres érastes [7].

2. L' aspect sexuel de la pédérastie

Toutefois, le premier aspect de la liaison spirituelle qui unissait les bienaimés, était complété par un deuxième aspect, comprenant des manifestations discrètes d'atouchements physiques de la part de l'amoureux. Ces renseignements nous sont principalement fournis par les représentations ornant les vases, et sur lesquelles on peut voir un homme en train de toucher les organes sexuels du jeune homme (**Figure 8**). L'amoureux et l'aimant se font toujours face (**Figure 9**). Il est donc évident qu'il existait des règles coutumières, qui régissaient le comportement de l'amoureux.

L'adolescent devait au départ éviter tout rapport physique avec l'amoureux, jusqu'à ce que ce dernier montre qu'il était digne d'une telle concession, tandis qu'il ne devait pas rechercher son propre plaisir à travers toute caresse. Il gardait une attitude sérieuse et pudique, et cela même au moment de l'étreinte et ne levait pas les



Figure 8 : Homme touchant les parties génitales d'un ephèbe (480 av.J.C.).

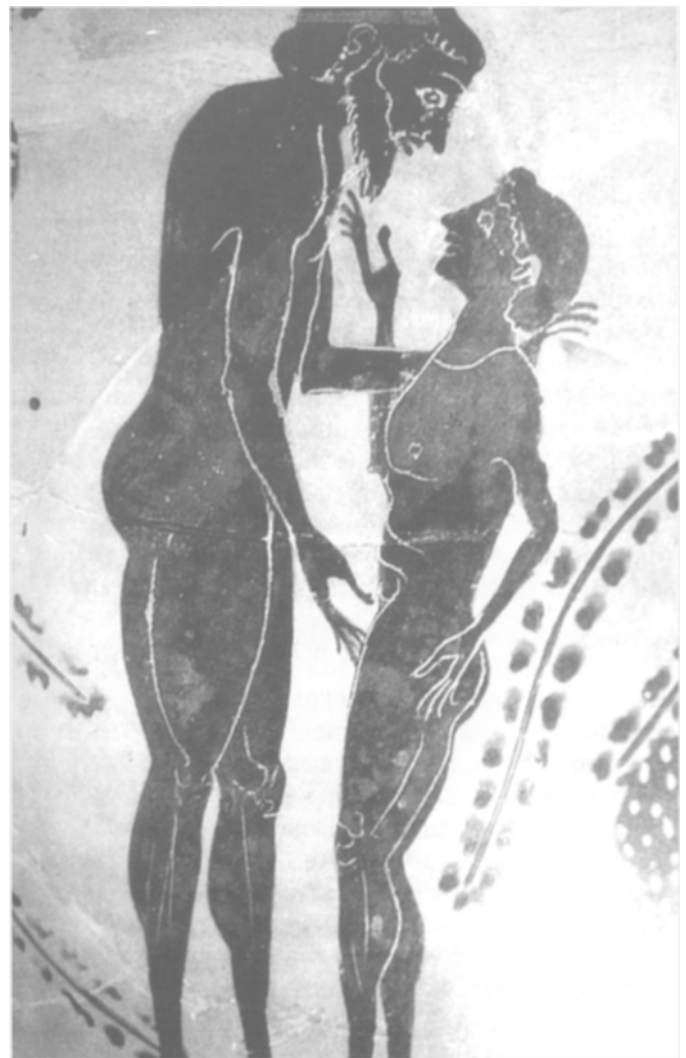


Figure 9 : Homme et adolescent à un face-à-face (VIe s.).

yeux vers son compagnon. Le jeune homme qui aurait semblé retirer une jouissance quelconque de cette étreinte était blâmable. Dans les cas extrêmes où l'adulte concluait son rapport sexuel, cela se faisait entre les cuisses du jeune-homme et toujours dans la position que nous avons indiquée plus haut. Toute position privilégiant le contact avec le postérieur de l'amant était strictement interdite, et plus encore l'introduction de l'organe mâle dans tout orifice de son corps. L'adolescent ne participe pas à l'étreinte amoureuse, il peut seulement recevoir quelques caresses tendres de la part de son aîné, et non se soumettre à un rapport qui le réduirait au rôle de la femme ou à celui d'un objet érotique. Lui, le futur citoyen, ne doit pas se déshonorer. Le rôle autoritaire appartient uniquement à l'homme et puisque l'adolescent se destine lui aussi à devenir un tel homme, il serait dégradant pour lui de se trouver dans cette situation passive de soumission et d'asservissement. Le caractère infamant d'une telle attitude figure sur un vase (460 av. J.C.) qui présente un Perse dans une position qui est également exprimée par l'inscription attenante : « Je suis Eurymédonte. Je suis penché ». Derrière lui, on aperçoit un Grec en train de gesticuler et ayant les organes génitaux dans une position telle qu'elle ne laisse planer aucun doute sur ses intentions. Le message délivré par ce vase est donc tout à fait clair. Le perdant est celui qui est humilié et donc celui qui se plie à un tel acte.

Certains chercheurs concluent, d'après des inscriptions qui ont été conservées, que les relations entre amoureux (érasstes) et amants (éromènes) étaient purement de type homosexuel. Nous évitons ici de tomber dans l'écueil de l'exagération en reconnaissant que chaque époque connut des écarts par rapport à la règle ; il faut cependant être très vigilant par rapport aux épigrammes. A l'époque, il était en effet très fréquent que quelqu'un écrive à l'intention de son ami «Théognis est beau, par Zeus ». Il y a aussi des inscriptions à caractère injurieux, pouvant conduire à certaines fausses conclusions. Par exemple « Crimon s'est accouplé ici avec Amotion».

L'acte entre les cuisses de l'éromène était la seule qui était permise selon les lois non écrites de la pédérastie, mais aussi selon les codes sociaux et moraux. Les raisons en étaient simples et faciles à comprendre. Le contact par l'anus rabaisserait le jeune aspirant citoyen à la place de la femme, c'est-à-dire à la place de l'objet. Car, suivant les principes prévalant de l'époque, d'une part la pénétration du pénis dans la vulve, l'anus ou la bouche était un acte agressif qui dénotait du pouvoir et convenait seulement aux hommes, tandis que d'autre part, il désignait la soumission de la personne pénétrée. La soumission et le rôle passif ne convenait qu'aux femmes et aux esclaves. Il était donc inconcevable que le futur citoyen soit si humilié en s'abaissant à la place de la femme ; ce n'était donc pas quelque chose immorale mais quelque chose inacceptable pour le statut social

d'un homme. Ce n'était seulement qu'avec des femmes et des prostituées que quelqu'un pouvait pratiquer cet acte. D'ailleurs, parmi les pires injures pour un homme étaient les mots : *katapygon* (dégénéré), et *lakoproktos* ou *evryproktos* (large cul).

La non participation du garçon à l'acte sexuel ainsi que l'inviolabilité de son anus le différenciaient des femmes, des homosexuels et des prostituées. En effet, on constate en regardant les représentations que l'éraсте est en érection ou pratique l'acte entre les cuisses de son éromène tandis que le pénis de ce dernier n'est jamais excité. En plus, l'expression sur les visages des garçons est toujours indifférente, tandis qu'en même temps, les visages des érasstes expriment la passion. Si le jeune garçon jouissait de l'acte sexuel, il se considérait comme un prostitué et rencontrerait la désapprobation générale [18].

3. L'attitude hostile de l'État envers la pédérastie

Le fait que l'amour soit présenté comme quelque chose de louable dans l'esprit de l'opinion publique avec une signification qui ne réduisait pas la considération sociale, ne signifie pas pour autant que les parents et les législateurs n'envisagèrent pas la minorité qui pouvait exploiter les jeunes gens à des fins répréhensibles. Les parents veillaient toujours à ce que leurs enfants ne puissent être déshonorés, et l'État veillait pour sa part à la morale de l'enseignement. Les lois de Solon obligeaient les parents à ne pas envoyer leurs enfants à l'école avant l'aube et à les faire sortir des cours avant le coucher du soleil, afin qu'ils ne courent pas de dangers, seuls sur les routes. L'entrée dans l'enceinte de l'école était interdite aux autres jeunes ou à toute personne étrangère.

Si un père ou un tuteur confiait son enfant à une personne débauchée afin qu'ils aient un rapport charnel contre rémunération, c'est alors le tuteur qui était poursuivi et non l'adolescent. De son côté l'enfant était par la suite déchargé de l'obligation d'abriter et de nourrir son tuteur dans l'avenir. La seule obligation qu'il avait envers lui était de veiller à son enterrement. Conformément aux lois de Solon, des sanctions sévères et des poursuites pénales étaient engagées contre toute personne incitant un enfant à la débauche [12].

Le fait incontestable que la pédérastie prenait parfois un caractère sexuel ne signifie pas quand même que de tels actes étaient tolérés par l'Etat. Au contraire, ils étaient illégaux et amenaient des sanctions terribles, comme le témoignent de nombreuses lois qui exprimaient l'attitude hostile de la société et de l'Etat envers l'homosexualité en général [19].

Pour prouver la sévérité des lois relatives à la prostitution masculine, et savoir si elles étaient vraiment respectées, on va mentionner le cas de Timarque qui était un citoyen respectable, un homme d'Etat d'une activité politique, accusé par ses adversaires de prostitution supposée. Deux de ses anciens amants déposèrent que

quand il était jeune, il dilapida leurs fortunes de même que des fortunes d'autres amants. Le jury fut convaincu du crime de la prostitution et Timarque fut condamné à la privation de ses droits politiques : « ...celui qui a trafiqué de son corps en vue de l'infamie vendra de même sans hésiter les intérêts de la république. » La honte fut telle que Timarque se suicida !

Une loi qui empêchait les aspirants érades de rencontrer et fréquenter des garçons dit : « Les maîtres n'ouvriront pas les écoles avant le lever du soleil ; ils devront les fermer avant le coucher du soleil. Durant les heures où les enfants sont à l'école, il est interdit, sous peine de mort, aux adultes d'y entrer, à l'exception du fils du maître, de son frère ou de son gendre. Le gymnasiarque n'admettra que des adultes prennent part aux fêtes d'Hermès. S'il le leur permet et qu'il ne les expulse pas du gymnase, le gymnasiarque tombera sous le coup de la loi qui punit les corrupteurs des enfants de condition libre » [14].

Selon une loi de Solon : « Tout Athénien qui aura fait violence à un enfant libre sera poursuivi devant les thesmothètes par celui qui a autorité sur l'enfant et qui requerra la peine. Si l'accusé est condamné à mort, il sera livré aux Onze pour être exécuté le jour même. » Encore : « Si quelqu'un fait outrage à une autre personne - enfant, femme ou homme, de condition libre ou servile - il sera poursuivi en action publique devant les thesmothètes ».

A Sparte, selon une loi de Lycurgue, la pédérastie était sévèrement interdite.

De son côté Plutarque ajoute : « Si quelqu'un est accusé de les approcher (les enfants) avec de mauvaises intentions, il doit être considéré comme infâme pour le reste de sa vie » [Plutarque, *Instituta Laconica*, 7, 237 c].

Des témoignages relatifs à l'acte punissable de la pédérastie se trouvent aussi dans les textes d'Hérodote [8], de Thucydide, de Diodore de Sicile et d'autres écrivains qui éclaircissent complètement le sujet.

IV. L'AMOUR PLATONIQUE

Platon [16] – ou plutôt Pausanias, à qui Platon attribue ce propos – distingue l'amour céleste, fondé sur l'accord des âmes, sur l'attraction des intelligences, de l'amour commun qui vise à l'assouvissement des corps. Mais il ajoute aussitôt qu'il ne peut y avoir d'amour céleste qu'entre hommes ; dans l'amour entre hommes et femmes, la déesse de l'amour céleste, l'Aphrodite Uranie, n'aurait aucune part. Cet amour hétérosexuel serait du domaine de l'Aphrodite Pandemos, la déesse de l'amour pour tout le peuple. La femme est donc exclue d'avance de l'amour platonique, qui appartient exclusivement aux uraniens, nom donné plus tard par ironie aux homosexuels.

Il est certain que Platon ne méconnut pas que, même dans un pays comme la Grèce où la société ne se scandalisait pas des relations sexuelles entre hommes, des conflits pouvaient naître, que l'état avait le devoir de prévenir. Il s'éleva nettement contre la pédérastie au sens littéral, contre les hommes qui recherchaient leurs mignons parmi les petits garçons [15]. On dut promulguer une loi contre les abus de l'homosexualité. Le souci de protéger les êtres jeunes contre les séducteurs et les amoureux importuns n'était pas nouveau. Mais on n'est jamais arrivé en Grèce à réprimer par la loi la pédophilie et la pédérastie, tant qu'elles ne s'associaient pas au proxénétisme [5].

La preuve la plus éclatante de la place réservée à Éros dans les gymnases et les palestres, c'est cet autel élevé au dieu du désir amoureux à l'entrée du gymnase d'Athènes, dans le sanctuaire même d'Athéna à qui est par ailleurs consacré ce haut lieu de l'émulation athlétique et musicale. C'est dans les jardins qui entouraient le gymnase de l'Académie que Platon fonda son école.

V. L'HOMOSEXUALITÉ PASSIVE DANS LES SATIRES

Le satire n'est à l'égard de l'homophilie que subtilement teintée d'ironie. En revanche, à l'égard des effeminés, aucune allusion n'est assez grossière. Écoutons simplement les railleries lancées à l'intention d'Agathon, le poète tragique qui se présente sur la scène avec les atours de la belle Cyrène. Avant même qu'Agathon n'apparaisse sur scène, l'évocation de son seul nom provoque des allusions sexuelles : c'est l'homme qu'au hasard des rencontres tout un chacun aurait pu baiser, c'est le poète dans l'arrière-train duquel on serait prêt à planter son pénis... Le mot essentiel est enfin lâché : c'est un enulé, un de ces larges-culs. En général, la cible des persiflages indécents d'Aristophane, c'est bien l'homosexuel adulte, efféminé et, qui plus est, passif.

Aristophane se moque aussi bien de l'attitude passive que de l'homosexualité active : Cléon est accusé à plusieurs reprises de viol anal sur ses victimes. Dès qu'elle engage deux adultes, la relation homosexuelle est vivement critiquée [1]. Pour Aristophane, amour des femmes et homophilie se situent sur le même plan pour s'opposer à l'homosexualité fixée, que celle-ci soit passive ou active.

On trouve au moins une quarantaine de personnages qui, dans la comédie antique, encourrent le reproche d'homosexualité passive.

Ce qui est en jeu dans l'obscénité de ces qualifications insultantes, c'est bien moins le caractère en général homosexuel de la relation impliquée que la passivité du partenaire qui, homme ou femme, se soumet au coït anal. La passivité ne constitue pas le trait distinctif de l'asymétrie dans la relation d'homophilie entre un adulte et

VI. DISCUSSION

un adolescent. En revanche, couplée avec la pratique anale, elle devient l'un des points d'accrochage des railleries d'une comédie qui centre volontiers ses sarcasmes sur les organes de l'alimentation, de la défécation ou de la sexualité [17].

L'opprobe frappe alors autant les adolescents qui abandonnent pour la passivité anale les règles d'homophilie que les adultes devenant efféminés dans la négligence de leur rôle actif. Ces derniers seulement entreraient dans la catégorie moderne de l'homosexualité, non plus homosexualité passagère, liée aux pratiques de l'éducation, mais inversion fixée, centrée sur la passivité et la sodomie.

Ce qui choque dans la relation d'un jeune homme avec d'autres hommes en dehors des règles de l'homophilie transitoire, c'est bien moins la passivité du comportement sexuel anal que le fait de vendre son propre corps.

Que l'on s'attache à son aspect physiologique (mal) ou à son versant moral (le manque de retenue), l'homosexualité masculine entre adultes se définit en Grèce en tant que pratique qui heurte la nature. Se prêter à la sodomie revient à nier deux fois sa qualité d'homme : c'est se comporter en non libre (et non pas en femme), mais c'est aussi outrepasser les règles éthiques de l'amour homophile asymétrique qui fait des adolescents de bons citoyens. On ne sera donc plus surpris que les accusations scatologiques et insultantes de sodomie s'adressent souvent dans la comédie ancienne à des hommes politiques tels Cléon ou Alcibiade. Dans ce registre se situent également les calomnies qu'Eschine adresse à son adversaire Démosthène. Eschine fait de son ennemi un bègue ou un petit cul ; une dénomination que l'orateur associe immédiatement à l'absence de virilité (*anandria*) et à la débauche (*kinaidia*) de cet homme qui porte les vêtements affectés d'une femme [4].

D'Archiloque à Platon, dire de quelqu'un qu'il mène la vie des *kinaidoi*, et par conséquent qu'il se livre à des pratiques assimilées à la prostitution masculine, relève davantage de l'accusation moralisatrice que de la description. Entre plaisir et bonheur, prétend Socrate dans le *Gorgias*, une distinction nette est de rigueur : abominable, infamant, malheureux, le mode de vie des débauchés contraint à faire une distinction nette entre bons et mauvais plaisirs. Ce qui est en jeu, ce n'est pas la vie sexuelle réelle de l'adversaire, mais sa conduite morale, noircie par une injure qui, dans sa référence anale et passive, convient particulièrement à la poésie iambique, à la poésie de l'invective.

L'accusation est néanmoins significative de la réprobation dont l'homosexualité fixée, contraire à la qualité d'homme libre et contraire à la nature, pouvait être l'objet en Grèce classique.

Il ne faut donc pas laisser notre imagination errer vers des images d'amants entrelacés et d'orgies, car nous ne ferions alors que tomber dans les mêmes abîmes que bien d'autres avant nous, qui traduisirent des textes du grec ancien en oubliant de faire passer leur message à travers ces filtres qui les auraient adaptés au mode de pensée et à la mentalité de l'époque à laquelle ils se réfèrent.

Pour expliquer le phénomène de la pédérastie, il faut chercher dans des facteurs sociologiques et dans un certain idéal de beauté dont se rapproche au mieux le corps des éphèbes. Les jeunes gens se trouvaient flattés que des hommes d'âges, influents, les traitassent en camarades, de ne pas être tenus pour des propres à rien, comme par leur père ou leur maître, mais pour les membres de plein droit d'un cercle d'amis.

Pour l'Athénien du Ve s., avoir des relations avec un garçon n'a rien d'anormal ; en revanche l'anormalité est du côté de ceux qui, femmes et hommes plutôt, consentent à se laisser prendre par l'anus.

La relation pédérastique était fondée, en principe, sur l'inégalité, c'est-à-dire entre un adulte éduqué et cultivé et un garçon inculte. C'est pourquoi cette relation ne pouvait pas être continuée après la majorité de l'éromène de 18 ans, puisque l'élément de l'inégalité et, par conséquent, le but instructif de la relation, disparaissait. En cas contraire, elle deviendrait une relation homosexuelle entre deux adultes, ce qui était inacceptable par la société [13].

De tout cela, il est évident que la relation pédérastique se fondait sur des idéaux nobles, tandis que son aspect sexuel restait secondaire et comprenait seulement certaines expressions discrètes de passion de la part de l'ériste.

La pédérastie a été interprétée sous plusieurs angles ; à signaler que sa durée était limitée sur le plan chronologique et social, et que les cas éventuels d'homosexualité ne diminuent pas son caractère pédagogique.

En ce qui concerne l'homosexualité, elle était simplement tolérable et pas largement répandue, et elle n'a jamais constitué une valeur de la civilisation grecque !

Chaque tentative, donc, de présenter l'homosexualité comme une pratique naturelle, admissible ou généralisée dans la société grecque ancienne, s'effondre devant ces lois très sévères qui prouvent l'aversion des Grecs pour les relations contre nature.

Il est donc évident que la pédérastie était une institution d'idéaux nobles. Pour la même raison, elle ne doit pas être identifiée à l'homosexualité, et elle se différencie de tout autre institution analogue de n'importe quelle autre civilisation.

Les écrivains qui essayent, par des opinions différentes, de présenter la Grèce ancienne comme le paradis de l'homosexualité et les Grecs comme ses partisans, ne prennent que leurs désirs pour des réalités.

ABSTRACT

Sexual life of Ancient Greeks

Georges ANDROUTSOS, Aristide DIAMANTIS

REFERENCES

1. ARISTOPHANE : Grénoilles. Paris, Gallimard, 1998 : 52.
2. ARISTOTE : Histoire des animaux. Paris, Gallimard, 1994, IX, 1.
3. BREMMER J.M. : Adolescents, Symposion, and Pederasty. London, Murray, 1990 : 135-148.
4. BUFFIERE F. : Eros adolescent. La pédérastie dans la Grèce antique. Paris, Belles Lettres, 1980.
5. CALAME C.L. : L'Eros dans la Grèce antique. Paris, Belin, 1996.
6. DOVER K.J. : Greek Homosexuality. London, Duckworth, 1978.
7. FOUCAULT M. : Histoire de la sexualité. Paris, Gallimard, 1984.
8. HERODOTE : Histoires. Paris, Gallimard, 1964, I, 199.
9. HESIODE : Les travaux et les jours. Paris, Arléa, 1998, 376, 405.
10. HESIODE : Théogonie. Paris, Arléa, 1998.
11. HOMERE : Odyssée. Paris, Gallimard, 1955, XI, 489.
12. KOUVARAS G. : La législation grecque ancienne contre l'homosexualité. Athènes, Davlos, 1995 : 9320-9324.
13. LASSERRE F. : La figure d'Éros dans la poésie grecque. Lausanne, Imprimeries Réunies, 1946.
14. LEWINSOHN R. : Histoire de la vie sexuelle. Paris, Payot, 1957 : 41-64.
15. PLATON : La République. Paris, Gallimard, 1993, V, 5.
16. PLATON : Le banquet. Paris, Flammarion, 1992, XVI-XXXII.
17. SERGENT B. : L'Homosexualité dans la mythologie grecque. Paris, Payot, 1984.
18. SERGENT B. : Homosexualité et initiation chez les peuples indo-européens. Paris, Payot, 1996 : 1-98.
19. VERNANT J.P. : Mythe et société en Grèce ancienne. Paris, Maspero, 1974.

In this paper, the authors present their point of view concerning the sexuality of the Ancient Greeks and try to improve the reputation of their sexual practices.

Key words: *Greek sexuality, pederasty, homosexuality*

Manuscrit reçu : septembre 2007 ; accepté septembre 2007.